

Ewa Kozłowska

LE PÈLERINAGE DANS LES QUINZE JOIES DE MARIAGE

Le premier sens du mot latin „peregrinus” est l'étranger, celui qui a quitté sa patrie. Cette signification est encore sensible au XIII^e siècle et Dante s'en fait l'écho en constant qu'au sens large, le pèlerin est celui qui vit loin de son pays natal. Cependant dès le haut Moyen Age se manifeste un premier glissement de sens sur la voie qui mène de l'„étranger” au „pèlerin”, au sens moderne du mot, — c'est un exil volontaire qui est en fait un exercice d'ascèse.

En 954 est signalé le premier pèlerin connu qui se soit rendu à Saint-Jacques-de-Compostelle. „Bientôt, comme le constate Régine Pernoud, le mouvement des pèlerinages, qui n'avait jamais complètement cessé, va prendre une ampleur extraordinaire et révéler aussi une fécondité étonnante puisque partout où les pèlerins feront étape ne tardera pas à surgir quelque église — les églises dites de pèlerinage, qui sont alors les plus vastes de la chrétienté — ou quelque maison-Dieu, mi-asile, mi-hôpital où les voyageurs pourront passer la nuit, et les malades être soignés [...] Sous leur pas d'anciennes routes reprendront vie, comme celles qui par les passages des Alpes mènent à Rome, et de nouvelles seront frayées, comme, au delà des Pyrénées, la route de Saint-Jacques-de-Compostelle [...] Toute une foule circule désormais, qui à pied, qui à cheval, se groupant pour affronter les routes, mais aussi tout simplement par piété”¹.

Le pèlerinage devient donc une véritable institution. Il est un témoignage de piété, la pénitence infligée à certains crimes, ou la peine (variété du bannissement temporaire) à laquelle condamnent certaines juridictions, et aussi le moyen d'échapper à la routine ou de courir les aventures. Aussi est-il considéré par l'Eglise et les Pouvoirs publics avec une faveur inégale, parfois imposé, parfois loué, parfois déconseillé, parfois blâmé ou prohibé.

A côté des pèlerins quittant leur pays dans un désir de purification spirituelle, à côté des condamnés obligés par les tribunaux laïcs ou ecclé-

¹ R. Pernoud, *Histoire de la bourgeoisie en France*, t. 1, Paris, p. 15.

siastiques à pérégriner en châtement de leur faute, à côté de ceux qui allaient visiter les sanctuaires par curiosité ou par désir de parcourir le monde, beaucoup d'hommes et de femmes, la majorité peut-être de ceux qui fréquentaient les lieux sanctifiés, allaient implorer les saints pour obtenir la guérison du corps et pour être libérés de leurs maladies et de leurs infirmités.

Chose curieuse, le pèlerinage des femmes est dénoncé tout en long du Moyen Age comme une source d'abus. En 791, le concile de Fréjus proscrit le pèlerinage des femmes. On juge d'une part que la promiscuité risque d'être dangereuse pour leur vertu et d'autre part qu'elles peuvent être une invitation à la débauche pour d'autres. On essaya donc de dissuader les femmes de partir. Le Chevalier de la Tour-Landry, en apprenant à ses filles les bonnes manières et les bonnes moeurs, leur raconte comment très souvent les belles dames galantes, qui se rendent volontiers en pèlerinages, en profitent pour rencontrer leur amant².

Nicolas de Clemanges représente la même opinion. Il constate qu'on organise les pèlerinages en pays lointains non pour pouvoir satisfaire à un voeu ou tenir une promesse mais, dans la majorité des cas, pour la plaisance et la galanterie³.

De telles opinions étant fréquentes, il ne faut pas s'étonner qu'un pareil motif devienne vite une source féconde pour la littérature misogyne. De tels thèmes apparaissent dans la littérature narrative de la fin du Moyen Age. *Les Quinze Joies de Mariage* nous serviront d'exemple.

La notion de „pèlerinage” apparaît dans ce texte trois fois, dans les Joies: II^e, VIII^e et XI^e. En comparaison avec d'autres thèmes, celui-ci s'avère important vu que le motif tellement connu que celui de se procurer une nouvelle robe ou un bijou par une dame n'est représenté que deux fois dans ce recueil.

Si dans les nouvelles II et XI le pèlerinage ne forme qu'un élément de l'intrigue, il occupe une place prépondérante dans la VIII^e. Les femmes ont envie d'„aller aux champs jouer”⁴ parce que „le temps nouvel s'approuche, et les vertuz s'esmouvent par l'influence des elements et des planetes”⁵. Le seul inconvénient est celui de gagner l'autorisation de monsieur le mari. Ce problème reste vite réglé: on imagine une scène douloureuse dans laquelle la pauvre mère, en larmes et gémissements,

² „Et pour ce a cy bon exemple comment l'on ne doit pas ALER AUX sains voiaiges pour nulle folle plaisance”, *Le Livre du Chevalier de La Tour-Landry*, éd. A. de Montaiglon (Bibl. Elzevirienne), Paris 1854, p. 55, 63, 73, 79.

³ Nicolas de Clemanges, *Opera*, 1613, p. 145.

⁴ *Les Quinze Joies de Mariage*, A. Colin, Paris (s.d.), p. 639.

⁵ *Ibidem*.

déclare à son mari que leur enfant nouveau-né est tombé malade „du pechié qu'elle en a fait”⁶, ce grand peché n'étant rien d'autre que ne pas aller en pèlerinage pour „Nostre Dame du Puy en Auvergne et du Rochemadour” qu'elle a promis au temps de son accouchement. Le mari consent et les préparatifs commencent.

L'équipement du pèlerin est complété par un costume à l'origine peu différent de celui des autres voyageurs et que l'iconographie nous permet de connaître à partir du XII^e siècle et surtout aux XIV^e et XV^e siècles. Il s'agit d'abord de la cotte, sorte de tunique à manches dont la longueur a varié des genoux aux chevilles. Au dessus de la cotte, les pèlerins portaient le plus souvent un surcot de longueur égale ou inférieure à celle de la cotte, parfois ne couvrant que le buste. Ce surcot était en général fendu sur le côté et pouvait être avec ou sans manches. Ce costume était complété par un chaperon et un chapeau. Le chaperon était un capuchon prolongé par une courte cape couvrant les épaules. Sur le chaperon était très souvent posé un chapeau de feutre ou de cuir, retenu par une jugulaire. Là aussi, la forme a varié: au début une sorte de bonnet, puis chapeau à bords rabattus, enfin, à partir du XV^e siècle un chapeau rond à larges bords relevés par devant. C'est aussi au XV^e siècle que la tenue du pèlerin se transforma assez nettement: la cotte et le surcot raccourcirent et le surcot fut recouvert ou remplacé par la longue cape qui prit le nom de pèlerine. A partir du XV^e siècle, apparaît aussi dans l'iconographie (mais peut-être existait-elle déjà auparavant) la calebasse pour contenir la boisson. Quant aux femmes, elles portaient également cotte et surcot, mais la cotte descendait jusqu'aux pieds. Le pèlerin portait souvent un signe distinctif accroché à son vêtement.

Les costumes préparés, les chevaux choisis, s'approche la date du départ. Dans notre texte, on se propose de partir le dimanche de Quasimodo, c'est-à-dire le premier après Pâques. Vu les difficultés de voyager à l'époque et l'état des routes, on constate que le moment de l'année le plus propice aux pèlerinages est le printemps. Chaucer l'a très bien exprimé dans le prologue des *Contes de Canterbury*:

Quand Avril de ses averses douces
A percé la sécheresse de Mars jusqu'à la racine,
.....
Alors ont les gens désir d'aller en pèlerinage
Et les paumiers de gagner les rivages étrangers
Allant aux lointains sanctuaires, connu en divers pays⁷.

⁶ *Ibidem*, p. 640.

⁷ Chaucer, *Contes de Canterbury*, cit. d'après P. A. Sigal, *Les marcheurs de Dieu*, Paris 1974. p. 67.

La compagnie se met en route; les dames sont entourées d'hommes puisque on sait bien qu'un tel voyage est dangereux et difficile. Les documents en témoignent. Voici un exemple tiré des *Miracles de Notre-Dame de Rocamadour*⁸ (au XII^e siècle), sanctuaire auquel se rend notre héroïne: une noble dame, allant en pèlerinage à Rocamadour, rencontre en chemin un jeune homme aimable et d'aspect élégant qui se joint à elle pour lui tenir compagnie, gagne sa confiance... et en profite pour lui dérober trois vases précieux et une somme de 80 sous.

Le voyage est long, la dame est fatiguée et demande à son mari, si c'est lui qui l'accompagne, plusieurs services:

Maintenant elle dit que elle a un estref trop long et l'autre trop court; puis dit que le cheval trote dure, et en est malade; maintenant elle descent, et puis la fault remonter, et fault qu'il la maine par la bride pour passer ung pont ou ung mauves chemin; maintenant elle ne peut menger, et si convient que le bon homme, qui est plus crotté que ung chien, trote parmy la ville à lui querir ce que elle demande⁹.

En vérité sa tâche est facilitée grâce aux auberges ou des maisons-abris qu'on a construites tout au long des routes menant au sanctuaire. Le status même du pèlerin assurait quelque privilèges judiciaires qui garantissaient à celui-ci le logement et le ravitaillement dans des hospices. Grâce au *Guide du pèlerin de Saint-Jacques*¹⁰, on connaît les services rendus aux passants, par exemple, le lavement des pieds. Les documents du XIV^e siècle parlent de l'antique coutume de distribuer aux pèlerins de Montserrat du pain, du vin, du fromage et du sel¹¹. Quand la nuit venait, les voyageurs trouvaient un repos dans des lits collectifs où l'on dormait à trois ou quatre.

Enfin, le voyage fini, nos pèlerins arrivent au sanctuaire. La dame et ses amis y prient avec une dévotion exemplaire tandis que le pauvre mari „est bouté et foullé en la presse, pour faire passer sa femme”¹² le plus près possible de lachâsse, pour toucher les saintes reliques. Une fois ce saint devoir accompli, le pèlerin se prépare à prendre le chemin de retour. A ce moment, il n'a que deux désirs: celui d'emporter avec lui quelque objet, par l'intermédiaire duquel la vertu thaumaturgique des reliques pourra se transmettre, et celui de rapporter chez lui une preuve concrète de son pèlerinage. Pour satisfaire le premier souhait, le pèlerin se procure quelque relique représentative: poussière du tom-

⁸ Voir Sigal, *Les marcheurs...*, p. 67.

⁹ *Les Quinze Joles...*, p. 640.

¹⁰ Voir Sigal, *Les marcheurs...*, p. 72.

¹¹ *Ibidem*.

¹² *Les Quinze Joles...*, p. 641.

beau, eau sacrée. Pour répondre au deuxième, on cherche des enseignes de pèlerinage que l'on vendait dans la plupart des sanctuaires. Dans notre cas, la dame demande à son mari de toucher sa ceinture et ses chapelets à la sainte image de Notre-Dame, ce qui lui permet de garder la grâce thaumaturgique de la Vierge. Une autre fois, la dame veut emporter comme souvenir de son pèlerinage les objets qu'on y vend. Elle n'est pas isolée dans son désir; „On y a de riches dames, damoiselles, bourgeoises, qui sont de leur compagnie, qui achaptent patenostres de corail, de gest, ou d'ambre, aimeaux, ou autres joyaulx”¹³.

Le problème essentiel est de se procurer les enseignes du pèlerinage, qu'on accroche selon la tradition à la coiffure, à la ceinture, ou au revers du manteau. Ces enseignes soulignaient la qualité du pèlerin et lui assuraient même la bienveillance des habitants des villes et des villages traversés dans la route. Chaque sanctuaire possédait un ou plusieurs types iconographiques précis. Dans le cas de Rocamadour figuraient soit la Vierge avec, au revers, l'image de sainte Véronique, soit la Véronique seule¹⁴.

Le voyage terminé, la compagnie revient à la maison et à ce moment-là il s'avère que les effets que le pèlerinage a produits sont de différente nature. Personne ne peut nier les valeurs religieuses. Pour l'homme médiéval, le fait de se procurer des grâces et des jubilés est d'une importance évidente. Mais, ce but sublime à part, une autre conséquence se dessine, celle-ci toute laïque. La dame, une fois revenue, „ne fera rien de quinze jours, sinon parler à ses commeres et cousines, et parler des montaignes que elle a veues et des belles chouses, et de tout ce que lui est avenu”¹⁵. Sortie de son cadre domestique, notre héroïne enregistre toutes les impressions nouvelles dues à la diversité du paysage, elle connaît les différents modes de vie, coutumes, moeurs qu'elle compare et confronte avec les siens. Tout cela devient pour elle une nouvelle éducation lui permettant de transmettre ses acquis à ses amies. Dans cette lumière le pèlerinage rend possible l'échange des idées, ce qui pour la période médiévale est d'une grande importance. On ne peut pas oublier que la société de Moyen Age est très avide d'écouter les récits; elle forme un public qui estime beaucoup tous ceux qui peuvent lui raconter des choses intéressantes; l'estime est plus grande encore si le causeur raconte ses propres souvenirs. Il est tout naturel alors que l'héroïne de la VIII^e nouvelle, ayant une fois goûté le plaisir de

¹³ *Ibidem.*

¹⁴ Sigal, *Les marcheurs...*, p. 85.

¹⁵ *Les Quinze Joies...*, p. 641.

voyager et de voir un monde différent, „voudra voiajer et estre par chemin”¹⁶.

La Seconde Joie du recueil nous fait connaître une dame qui profite de l'occasion que lui crée le pèlerinage pour se montrer, dans la société, toute belle et bien habillée qu'elle était¹⁷. Dans ce contexte, le pèlerinage permet de se divertir et en même temps de présenter ses charmes et sa richesse. Cette fois-ci, la dame va en pèlerinage en compagnie de ses amies et des jeunes gens qu'elle a choisis, laissant son mari à la maison. Pendant le voyage, elle s'amuse bien et, pour citer l'auteur, „elle se exploicte à danser et à chanter”¹⁸.

Dans la Joie XI, le motif du pèlerinage joue le rôle dans l'intrigue inventée dans le but de marier une jeune fille. Pour donner une occasion aux jeunes de se parler et de se mieux connaître, on profite d'un isolement en créant une ambiance d'intimité. Le pèlerinage paraît propice à une telle intention, on annonce donc le désir d'y aller¹⁹. Pendant le voyage, on surveille que les jeunes gens soient toujours ensemble: ils montent à même cheval, et à chaque occasion on laisse l'amant servir sa belle „dont il a grant joye”²⁰.

Trois exemples présentés ici nous permettent de constater que le „pèlerinage” au Moyen Age n'était pas forcément lié aux besoins spirituels de l'homme et à sa piété. Sans doute, les raisons religieuses ou judiciaires se mettent-elles comme facteurs initiaux, mais dès le début le pèlerinage remplit beaucoup d'autres fonctions, cette fois-ci profanes. Le statut de la femme au Moyen Age la condamnait à vivre dans un cercle déterminé, formé par sa famille et son foyer. Si elle le quitte, c'est pour aller à l'église ou, plus rarement, pour se rendre avec son mari dans une ville la plus proche (par exemple, à cause d'un procès — cf. le cas de l'héroïne des *Angoysses douloureuses*) — le pèlerinage lui permet de s'absenter de sa maison. Curieuse de sa nature, elle pourra élargir ses connaissances et visiter des pays inconnus; ce qui plus est, le pèlerinage favorisera ses goûts et ses aspirations ludiques et émotion-

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ „La seconde joye si est quand la dame se sent richement abillée, comme dit est, et sçait bien que elle est belle, [...] et va à plusieurs festes, assemblées et pelerinages”, *ibidem*, p. 642.

¹⁸ *Ibidem*, p. 603.

¹⁹ „Lors la dame dit aux gentilzhommes, dont il y en a à l'aventure des parens de la jeune damoiselle: „il convient, fait elle, que nous aillons demain en pelerinage à Nostre-Dame de tel lieu. — Vraiment, font-ilz, Madame c'est très bien dit”, *ibidem*, p. 652.

²⁰ *Ibidem*.

nelles. Envisagé dans le cadre du voyage dont le trait distinctif est celui de se déplacer dans l'espace, le pèlerinage dans *Les Quinze Joies*, quels que soient ses aspects moraux, reste malgré tout un voyage enrichissant.

Université de Łódź
Pologne

Ewa Kozłowska

PIELGRZYMKA W PIĘTNASTU UCIECHACH STANU MAŁŻEŃSKIEGO

Artykuł omawia cywilizacyjne aspekty pielgrzymek w końcowej fazie średnio-wieczna. Fakt, iż opinie na temat pielgrzymowania kobiet były dość zróżnicowane, a często wręcz niepocholebne, uczynił z pielgrzymki motyw dość rozpowszechniony w literaturze mizoginicznej epoki. W artykule zwrócono uwagę na rolę tego motywu w *Piętnastu Uciechach Małżeńskich*.

Dla kobiety zamkniętej w czterech ścianach domu, pielgrzymka, poza funkcjami religijnymi, stwarzała okazję do poznania świata, zobaczenia innych ludzi i innego sposobu myślenia. Pełni więc rolę poznawczą. W analizowanym utworze ukazano również ludyczny aspekt pielgrzymki. Daje ona kobiecie możliwość zabawienia się, pokazania kosztownych, nowych sukien czy biżuterii, a także olśnienia swą urodą czy czarem.